

Annuaire du Collège de France

121^e année

2020
2021

Résumé des cours et travaux



COLLÈGE
DE FRANCE

— 1530 —



Annuaire du Collège de France

Cours et travaux du Collège de France

121 | 2024
2020-2021

Histoire turque et ottomane (chaire internationale)

Edhem Eldem



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/annuaire-cdf/19663>

DOI : 10.4000/12kun

ISBN : 978-2-7226-0778-1

ISSN : 2109-9227

Éditeur

Collège de France

Édition imprimée

Date de publication : 18 novembre 2024

Pagination : 547-561

ISBN : 978-2-7226-0777-4

ISSN : 0069-5580

Ce document vous est fourni par Collège de France



Référence électronique

Edhem Eldem, « Histoire turque et ottomane (chaire internationale) », *L'annuaire du Collège de France* [En ligne], 121 | 2024, mis en ligne le 01 octobre 2024, consulté le 28 novembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/annuaire-cdf/19663> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/12kun>

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

HISTOIRE TURQUE ET OTTOMANE (CHAIRE INTERNATIONALE)

Edhem Eldem

Professeur à l'université de Boğaziçi (Turquie),
professeur invité au Collège de France

La série de cours et de séminaires, intitulée « L'Empire ottoman et la Turquie face à l'Occident (IV) » est disponible en audio et vidéo, sur le site internet du Collège de France (<https://www.college-de-france.fr/agenda/cours/empire-ottoman-et-la-turquie-face-occident-iv>). Le colloque « Je t'aime... moi non plus. Deux siècles de relations entre la Turquie » initialement prévu a dû être repoussé au 1^{er} octobre 2021 pour cause de pandémie de Covid-19.

ENSEIGNEMENT

COURS - L'EMPIRE OTTOMAN ET LA TURQUIE FACE À L'OCCIDENT (IV)

Introduction

Le passé turc n'est pas qu'ottoman et l'histoire ottomane n'est pas que turque. C'est dire que l'intitulé de cette nouvelle chaire couvre un domaine très vaste et pour le moins complexe, voire ambigu. Nous porterons cependant notre regard sur un contexte plus ciblé qui, tout en réduisant l'ampleur du sujet, permettra d'intégrer ces deux dimensions de la question dans une réflexion historique particulière, celle de l'Empire ottoman et de la Turquie républicaine face à l'Occident. Ce questionnement s'inscrira à son tour dans une chronologie chevauchant les périodes moderne et contemporaine, du XVIII^e siècle à nos jours.

Modernités, modernisation, occidentalisation, dynamiques internes, influences extérieures, cette période de transformations profondes est bien trop complexe pour se prêter à des lectures univoques qui finissent par donner une vision par trop simpliste, souvent faite d'une combinaison de triomphalisme occidental et de défaitisme ottoman.

À un moment où l'histoire devient la proie d'une rhétorique politique des plus malsaines et où celle de l'Empire ottoman est soumise au lit de Procuste du nationalisme turco-islamique, il devient d'autant plus important de créer une plateforme capable de diffuser la connaissance historique dans ce domaine particulier et de promouvoir la recherche « en train de s'y faire », selon l'heureuse formule du Collège de France. C'est la mission que la chaire internationale d'histoire turque et ottomane s'est fixée pour les cinq années à venir, pendant lesquelles les spectaculaires transformations des trois derniers siècles seront examinées dans leurs dimensions politique, idéologique, sociale, économique et culturelle, afin de saisir les dynamiques du changement et de la continuité dans une des régions les plus mouvementées du globe.

Le cours reprendra les grands moments de la période : intégration avec l'Europe au tournant du XIX^e siècle, réformes étatiques des années 1820 et 1830, rêves « ottomanistes » des années 1850 et 1860, crise de 1876, autocratie hamidienne, révolution jeune-turque, débâcle de la Première Guerre mondiale... L'objectif premier est de combiner la synthèse et le détail, et de familiariser le public avec l'étude critique de textes et de documents contemporains, ainsi qu'avec une approche diversifiée permettant de croiser des aspects différents mais convergents d'une réalité extrêmement variée. De la culture funéraire aux institutions financières, de l'anatomie des massacres aux biographies intellectuelles, de l'usage de la photographie à l'invention des ordres et décorations, de la naissance d'un orientalisme ottoman à la constitution d'une pratique archéologique, nombre d'études viendront se greffer sur ce récit central pour en dévoiler la richesse et la complexité.

Cours 1 – Reprise et rappels

Le 8 janvier 2021

Même s'il s'inscrivait dans la pratique tout à fait exceptionnelle et fort contraignante imposée par la pandémie d'une retransmission de leçons préenregistrées, le cours de l'année 2020/2021 a débuté, comme à l'accoutumée, par une « reprise » et des « rappels » des principaux sujets traités l'année précédente. La période qui y avait été couverte s'étendait de la promulgation de l'édit des *Tanzimat*, le 3 novembre 1839, à celle de l'édit dit « des réformes » (*Islahat*), le 18 février 1856, soit sur une vingtaine d'années marquées par un engagement progressif de l'Empire ottoman dans la voie de la modernité, perçue comme tributaire d'une occidentalisation systématique du système, à commencer par les structures de l'État et la machine bureaucratique. Le cours reposait sur trois sujets principaux qui me paraissent décrire au mieux le tournant décisif pris par l'Empire dans sa quête de stabilité et de redressement face à la

crise égyptienne qui semblait menacer jusqu'à son existence. Tout d'abord, le célèbre édit des *Tanzimat*, de la « réorganisation », dont j'ai proposé une lecture détaillée et critique afin d'en mesurer la teneur et les objectifs, mais surtout d'en reconstituer l'origine que certains, notamment Butrus Abu-Manneh, ont voulu rattacher aux « dynamiques internes » de la politique ottomane plutôt qu'à l'influence et l'inspiration occidentales évoquées par une historiographie plus conventionnelle. Je pense avoir démontré qu'une analyse rigoureuse du texte et de la documentation disponible révèle que, pour alléchante qu'elle fût, la vision « novatrice » d'une influence d'inspiration *naqshbandi-mudjaddidi* ne pouvait guère être étayée et que la rédaction et la promulgation de cet édit s'inscrivaient dans une volonté de l'aile « progressiste » de l'élite dirigeante d'effectuer une transition de l'autocratie de Mahmud II, décédé quelques mois auparavant, vers un système qui, tout en garantissant leur statut, permettrait de répondre aux attentes des grandes puissances en matière de réforme politique et de « régénérer » l'empire en épousant les normes et les institutions d'une Europe désormais prise comme modèle de civilisation.

Le deuxième sujet de l'année découlait directement de cette constatation, puisqu'il s'agissait de tracer les grandes lignes de l'engagement ottoman dans la voie de la civilisation et du progrès, pour reprendre les deux mots magiques qui ne cesseront d'être répétés pour justifier les nouvelles mesures prises pour assurer la remise en état du système, une fois la crise égyptienne réglée par les bons soins de la Grande-Bretagne. C'est un véritable cahier des charges de la modernité que le gouvernement impérial s'impose, avec, toutefois, des lacunes et des faiblesses qui en rendent l'impact plus cosmétique que durable. Ainsi que j'ai tenté de l'illustrer par l'exemple très particulier de l'archéologie, la plupart des innovations restaient superficielles et furent appliquées de manière inégale, quand elles n'étaient pas tout simplement vouées à disparaître après un engouement passager. S'il est vrai que l'Empire ottoman s'intégrait de plus en plus rapidement dans le système européen, force est de constater qu'une part très importante de cette intégration se faisait par des moyens et des réseaux qui échappaient au contrôle du gouvernement, notamment par le biais de l'économie, de la finance et une tendance croissante des communautés non musulmanes à rechercher la protection des puissances européennes.

Ce dernier point est à mettre en rapport avec le dernier thème de la saison 2019/2020, celui du statut des non musulmans dans un empire dont l'idéologie centrale reposait sur la notion de supériorité des musulmans. L'édit des *Tanzimat* avait évoqué pour la première fois la question de l'égalité des sujets, dans les limites de l'application des mesures de réforme qui y étaient préconisées. Cette réaction, même partielle, au désir des grandes puissances de voir cette égalité appliquée de manière systématique à tous les sujets du sultan se transforma rapidement en une question brûlante de la politique ottomane, dont dépendait en partie l'avenir et la survie de l'empire. Devant la difficulté d'imaginer une solution stable et pacifique – de type colonial – au démembrement tant craint mais aussi tant attendu de l'empire, l'idée de « reformater » le système en ouvrant la voie à

l'intégration des élites non musulmanes au sein d'un État et d'un gouvernement dirigés par un sultan et des dignitaires musulmans sous tutelle occidentale paraissait une excellente formule à laquelle seule l'inégalité entre les confessions faisait encore obstacle. L'étude d'un cas très particulier, celui du docteur Barrachin qui, après s'être engagé auprès des premiers réformateurs se retourna contre eux dès les années 1840 pour échafauder un projet fantasque d'union des peuples d'Orient, nous fournit un exemple haut en couleur de la manière dont l'imaginaire occidental s'était emparé de cette question en appelant de ses vœux une égalité qui verrait le jour avec la promulgation de l'édit « des réformes » de 1856 qui clôt cette période.

Cours 2 - La ruée vers l'Occident

Le 15 janvier 2021

Si le règne du sultan Abdülmecid (1839-1861) était placé sous le signe de l'occidentalisation, il ne fait guère de doute que la guerre de Crimée constitua l'apogée de cette tendance. Politiquement, bien sûr, puisqu'il s'agissait d'une alliance de l'empire avec deux grandes puissances venues à sa rescousse à la suite d'une agression russe. C'était bien la première fois que l'Empire ottoman se retrouvait du « bon côté » d'un conflit qui en faisait un acteur sur la scène internationale aux côtés des deux superpuissances reconnues de l'époque. Cet engagement donnait aux Ottomans l'opportunité de se redéfinir comme sujet de l'Europe, après en avoir été l'objet pendant des décennies, et d'accéder éventuellement au statut de puissance européenne. Dans le domaine de la communication, ces ambitions et espoirs étaient portées par un véritable déferlement d'images et de symboles. De l'échange de décorations à la presse illustrée, des images de fraternisation au front aux bibelots représentant Abdülmecid flanqué de Victoria et de Napoléon III, tout contribuait à redorer le blason d'un empire stigmatisé par des décennies de marginalisation et d'altérité. Cet engagement politique et militaire ne manquait pas d'avoir des retombées concrètes. Tandis que les premiers emprunts contractés à Paris et à Londres renflouaient le budget de l'empire et ravivaient le marché financier, la seule présence des troupes alliées à Istanbul contribuait à la transformation radicale du tissu urbain et social de la capitale. La victoire alliée, couronnée par le Traité de Paris de 1856, achevait de consacrer l'entrée de l'Empire ottoman au Concert de l'Europe et son accession au rang des nations « civilisées ».

Toutefois, il y avait un prix à payer. L'admission de l'Empire ottoman aux négociations se fit à condition que fût accepté le droit de regard des grandes puissances sur les grandes lignes de la politique ottomane et que fût mise en place une législation garantissant les droits des non musulmans. L'édit « des réformes » fut ainsi promulgué afin de remplir cette précondition et d'engager l'Empire ottoman à se soumettre une mission (auto-)civilisatrice dont le contrôle était en grande partie confié aux grandes puissances. Si l'édit de 1839 avait été rédigé *pour* l'Europe, celui de 1856 l'avait été *par* l'Europe, représentée par les chancelleries de Londres et de Paris. Une étude détaillée du texte a permis d'en examiner la rhétorique, axée sur les

notions de prospérité, de bonheur et d'égalité, et de faire ressortir la part à la fois centrale et dominante accordée à ce dernier terme, menant à une confessionnalisation de l'empire autour du concept de la *millet* (nation), définie en termes d'appartenance religieuse. C'est ainsi que naquit l'ottomanisme, cette fragile et éphémère tentative d'inventer une nation impériale sous la protection des grandes puissances et d'un État sous leur tutelle. Évidemment, c'était compter sans le double retour de bâton du nationalisme dans les Balkans et du ressentiment des musulmans offusqués d'être rabaissés à un statut d'égalité avec les non musulmans.

Cours 3 - Enthousiasme et occasions ratées

Le 22 janvier 2021

Un bref retour en arrière permet de revoir dans le détail certains aspects importants de l'édit des réformes. Il est frappant de voir qu'il était en fait constitué de trois parties qui se distinguaient par le ton et la teneur. Le corps de l'édit traitait de questions juridiques, toutes axées sur l'égalité et les droits des non musulmans ; le style dans lequel il était rédigé et l'intérêt exclusif porté à cette question en trahissaient la paternité européenne, surtout franco-britannique. Le long préambule, en revanche, tentait d'inscrire ces réformes dans la continuité de la « magnanimité » ottomane, dans un effort évidemment ottoman de rendre ces transformations plus acceptables par l'opinion publique locale, surtout musulmane. Enfin, les derniers articles concernant les réformes financières, économiques et pratiques, vagues et brouillons, étaient aussi du cru, et tenaient plus du vœu pieux que d'un véritable programme.

L'édit était en quelque sorte « contre nature », surtout du point de vue des musulmans dont une anecdote reflète bien l'état d'esprit. Interrogé sur le sens de cette réforme, un imam répond à ses ouailles : « Il est désormais interdit d'appeler les chiens d'infidèles des chiens d'infidèles ». Un déni qui décrit bien une prise de position qui survit encore dans la Turquie républicaine et supposément laïque. Du côté européen, il s'agissait bien d'une victoire qui rappelait étrangement les principes avancés depuis les années 1840 par l'excentrique docteur Barrachin. L'espoir était probablement d'y voir une ébauche de colonisation par procuration, par acteurs interposés. Néanmoins, on ne peut s'empêcher de noter la contradiction inhérente à ces deux empires modernes imposant à un empire « à l'ancienne » une égalité et des droits qu'ils n'étaient pas près d'accorder à leurs propres colonies. Peut-on, non sans ironie, voir dans ce modèle une ébauche – même accidentelle – d'une surprenante alternative à l'État-nation ?

Quoi qu'il en soit et malgré toutes ses imperfections et incohérences, l'édit de 1856 marqua le début d'une transformation radicale de l'empire. Pour ce qui est de l'égalité et des droits des non musulmans, le gouvernement joua le jeu et commença à rendre la fonction publique accessible aux Grecs, Arméniens et Juifs, dont certains atteignirent les plus hauts postes de l'administration tandis que les autres peuplaient en nombre croissant les rangs de la petite bureaucratie. Une étude systématique du phénomène fait encore défaut, mais les travaux de Carter Findley sur le ministère des

Affaires étrangères permettent de se faire une idée des résultats surprenants de ce remaniement de la machine étatique et bureaucratique.

Les deux décennies qui suivirent la promulgation de l'édit des réformes furent marquées par toute l'ambiguïté découlant de l'équilibre précaire entre le zèle des partisans de la réforme et la dure réalité des obstacles qui s'élevaient devant la réalisation des projets envisagés. D'une manière générale, ceux d'entre ces projets qui recevaient un soutien direct de l'Europe avaient toutes les chances de voir le jour, mais uniquement dans les limites des intérêts pressentis des grandes puissances et de leurs agents et dépendants établis dans l'Empire ottoman. C'est le cas de la célèbre Banque ottomane qui, au bout de sept ans d'existence, se vit octroyer en 1863 le statut de banque d'État mais dont les activités se limitèrent à gérer la dette et à servir l'élite commerçante des villes et ports intégrés dans le réseau capitaliste mondial, sans jamais déboucher sur des investissements susceptibles de mettre l'empire dans la voie d'un véritable développement économique. Du côté du gouvernement, la situation est encore pire, puisque le produit des emprunts de plus en plus fréquents et conséquents est en grande partie dépensé pour subvenir aux besoins – souvent superflus – de la couronne et de l'État, sans jamais déboucher sur le moindre investissement.

Cours 4 - Les dernières illusions (1867-1869)

Le 29 janvier 2021

Les années 1860 furent profondément marquées par la transformation progressive de la société ottomane sous le coup des réformes annoncées en 1856. Ainsi que nous l'avons vu précédemment, l'État en était partiellement responsable par son engagement dans la voie de l'ottomanisme qui permit l'intégration des élites non musulmanes dans les cadres de l'administration. Toutefois, il faut aussi noter que cette transformation découlait en grande partie de dynamiques sociales et économiques indépendantes de la volonté et de l'action du gouvernement. L'influence croissante des grandes puissances, la pénétration de l'économie par des capitaux étrangers, l'adoption de formes et de valeurs culturelles européennes, la modernisation – à l'aune de l'Occident – des principaux centres urbains et l'apparition de pratiques et de produits de consommation directement inspirés de Paris ou de Londres contribuèrent au développement d'une société de plus en plus cosmopolite.

Ce cosmopolitisme se distinguait de l'ottomanisme par le fait qu'il ne puisait pas ses références dans un milieu ottoman et une forme de loyauté « citoyenne », mais bien dans une culture occidentale d'emprunt que reflétait, entre autres, l'usage de plus en plus généralisé du français comme *lingua franca* du Levant. Il en découlait des identités fluides qui se déclinaient au gré des contextes et des opportunités. Un Grec prénommé Stephanos devenait ainsi Stefanaki pour l'administration ottomane, mais aussi Étienne ou Stephen dans un contexte français ou britannique. Il s'agissait d'un cosmopolitisme que je qualifie de « levantin » en raison de sa dissémination à travers le bassin oriental de la Méditerranée, mais dont je souligne le caractère presque

colonial : durant la seconde moitié du XIX^e siècle, les centres « modernes » des principales villes du pourtour méditerranéen se fondaient progressivement dans un moule presque identique qui les rendait pratiquement indifférenciables. Les quartiers « européens » d'Istanbul, Thessalonique, Izmir, Beyrouth, Alexandrie, Alger ou Tunis présentaient désormais les mêmes caractéristiques architecturales et urbaines qui en faisaient de pâles copies des villes d'Europe qu'ils tentaient d'imiter.

Il n'était pas jusqu'aux milieux et les contextes les plus traditionnels qui fussent influencés, voire remodelés, par cette acculturation occidentalissante doublée de modernité. L'exemple de l'esclavage et de son incarnation la plus évocatrice, le harem impérial, révèle toutes les tensions et contradictions que pouvait créer ce tiraillement entre deux mondes foncièrement différents. Bien que la traite des esclaves fût interdite par suite de pressions britanniques, l'esclavage lui-même continuait d'exister, notamment pour assurer le fonctionnement du harem impérial ; or malgré sa dépendance d'une tradition pluriséculaire, stigmatisée par la modernité occidentale, le monde féminin ainsi constitué tentait à sa manière d'intégrer certains des « bienfaits de la civilisation » en les adaptant à ses propres normes, à commencer l'isolement presque total des femmes du harem du monde extérieur et de l'espace public. C'est ainsi que les grandes dames du palais suivaient de près la mode de Paris, mais sans pouvoir en faire étalage en dehors du harem ; elles jouaient toutes du piano, mais ne pouvaient aller au bal ; des corps de ballet et des orchestres formés d'esclaves donnaient l'illusion d'une vie mondaine qui restait inaccessible.

À la mort d'Abdülmejid en 1861, son frère Abdülaziz s'efforça de corriger les excès d'occidentalisation qui avaient rendu son frère si impopulaire aux yeux de la population musulmane en accentuant le caractère islamique et oriental de sa propre personne, mais aussi des signes extérieurs les plus visibles de l'État. Non sans ironie, c'est souvent par le biais d'un orientalisme emprunté à l'Europe que cette transformation cosmétique fut appliquée, ainsi qu'il apparaît de l'application d'un style mauresque à la plupart des projets architecturaux impériaux des années 1860. Le règne d'Abdülaziz fut ainsi marqué par des compromissions et un opportunisme qui ne firent qu'accentuer l'écart qui se creusait entre les principes de 1856 et une pratique de plus en plus aléatoire : une dette galopante qu'aucun investissement ne venait justifier ou atténuer ; un mécontentement croissant contre lequel l'oligarchie bureaucratique ne trouvait d'autre recours qu'un durcissement de sa politique ; enfin, un déploiement de fastes et de puissance militaire que venait démentir une emprise de plus en plus forte des grandes puissances.

Cours 5 - Une crise prolongée (1870-1875)

Le 5 février 2021

Malgré le risque évident de tomber dans une vision téléologique, le voyage en Europe du sultan Abdülaziz (1867) et la visite d'Eugénie à Constantinople (1869) peuvent bien être considérés comme un « chant du cygne » de la période relativement

faute entamée par l'édit des réformes de 1856. L'intérêt suscité par la présence – pour la première fois dans l'histoire – d'un souverain ottoman en terre infidèle ne pouvait masquer le sentiment de malaise qui s'était emparé de l'opinion publique aussi bien en Europe que dans l'Empire ottoman. Le cercle vicieux d'une dette qui servait désormais surtout à rembourser les intérêts des emprunts antérieurs, la conviction qu'un redressement économique et financier n'était guère envisageable, la montée des tensions politiques dans les Balkans, les velléités de plus en plus autocratiques d'Abdülaziz faisaient craindre l'imminence d'une crise pouvant amener la fin tant crainte de l'empire. Rappelons par ailleurs que la visite d'Abdülaziz à Paris coïncidait avec la crise mexicaine et l'exécution de Maximilien, et que la visite d'Eugénie à Constantinople en route pour l'inauguration du canal de Suez se déroulait à moins d'une année du conflit franco-prussien qui mettrait fin au Second Empire.

Ce contexte franco-ottoman me fournit l'occasion d'une digression fondée sur un de mes principaux sujets de recherche, à savoir la vie et la carrière d'Osman Hamdi Bey, qui joua un rôle central dans le développement de l'archéologie et de la muséologie dans l'Empire ottoman à partir des années 1880. C'est toutefois dans un contexte très différent que j'ai choisi de l'intégrer dans mon cours. En effet, c'est en tant qu'étudiant à la faculté de Droit, mais surtout en tant que peintre aspirant que le jeune Hamdi passa environ huit années à Paris de 1860 à 1868. Or le cas de ce jeune homme, bien avant la brillante carrière qui lui vaudrait la renommée dont il jouit encore aujourd'hui, constitue un exemple parfait du degré d'acculturation que pouvaient atteindre certains Ottomans du fait de leur immersion dans un milieu aussi marquant que le Paris de années 1860. C'est ainsi qu'il réalisa ses premières toiles dans un style purement orientaliste qu'il devait à la double influence de Gustave Boulanger, son maître, et de Jean-Léon Gérôme, le grand nom de l'orientalisme parisien, à qui il alla jusqu'à emprunter des éléments censés donner un cachet d'authenticité aux scènes « orientales » qu'il avait choisi de représenter. Sur-occidentalisé, pour reprendre le terme utilisé par Şerif Mardin, Osman Hamdi devenait ainsi un exemple flagrant du paroxysme de l'occidentalisation, l'orientalisme ottoman, ou oriental, une forme d'acculturation qui permettait de détourner les clichés occidentaux en les projetant sur des individus ou populations jugés « plus orientaux que soi », une pratique de plus en plus commune au sein des élites gouvernantes ottomanes et, bien plus tard, républicaines.

Les années 1870 furent marquées par une longue crise que la situation des marchés internationaux, notamment le krach boursier de Vienne en 1873, ne fit qu'aggraver. Une panique bancaire en 1870 faillit vider les caisses de la Banque impériale ottomane ; mais c'est surtout l'envol de la dette qui menaçait de ruiner les finances de l'empire et de le pousser à la faillite. De 1869 à 1874, des emprunts consécutifs, émis à des taux usuriers reflétant l'effritement du crédit du gouvernement, amenèrent la dette à un niveau qui n'était plus gérable. D'environ 2 millions de livres sterling, les remboursements annuels du gouvernement avaient atteint près de 15 millions ; il était évident que cette fuite en avant ne pouvait plus continuer de la sorte.

Cours 6 - L'année des trois sultans (1876)

Le 12 février 2021

La crise éclata le 10 octobre 1875, lorsque le gouvernement ottoman répudia unilatéralement la moitié de sa dette en refusant de « payer le coupon » sur les bons et titres que détenaient les petits investisseurs et épargnants européens. C'était le début d'un véritable *annus horribilis*, une interminable année 1876 qui cumulerait une série de désastres dont l'empire ressortirait affaibli et marginalisé. La crise avait été déclenchée par cette banqueroute à peine masquée qui avait réduit à néant le crédit déjà entamé de l'empire, rendant désormais impossible la moindre opération de crédit pour renflouer les caisses de l'État. Cette situation durerait jusqu'à l'établissement de la Dette publique ottomane en 1881, obligeant ainsi le gouvernement à tenter de survivre grâce à des emprunts locaux et, surtout, engageant une émission incontrôlée de papier-monnaie qui lui permettrait de rejeter sur la population une part considérable du désastre financier.

La crise ne tarda pas à se doubler d'une dimension politique. Devant les velléités autocratiques du sultan Abdülaziz, les opposants du régime, pour la plupart exilés à Paris ou à Londres, trouvèrent en Midhat Pacha, un gouverneur qu'une réputation de réformateur rendait particulièrement populaire, un acteur capable de regrouper les mécontents de tous bords, libéraux et islamistes. En mai 1876, Midhat Pacha parvint à organiser un coup d'État qui renversa Abdülaziz, offrant le trône à son neveu, Murad V, dont les sympathies libérales et occidentales faisaient espérer une transition vers un régime constitutionnel. Toutefois, la profonde dépression dont il fut victime justifia sa déposition au profit de son frère, Abdülhamid II, le troisième sultan à occuper le trône d'Osman en une année.

La crise politique fut aggravée par l'embrasement des Balkans, où des soulèvements en Bosnie-Herzégovine, au Monténégro et en Bulgarie menèrent à une situation explosive que le gouvernement ne sut contenir ou contrôler. Un conflit ouvert avec la Serbie et le Monténégro vint grever les ressources humaines et financières d'un empire aux abois ; pis encore, le soulèvement bulgare provoqua une riposte démesurée qui ouvrit le chemin à des massacres perpétrés par la population musulmane locale et, surtout, par des irréguliers dont l'appellation générique de bachi-bouzouk (*başıbozuk*) ferait date dans la presse et l'opinion publique d'Europe. Alors que Gladstone proposait de débarrasser une fois pour toutes l'Europe de « l'innommable Turc » (*the unspeakable Turk*), les grandes puissances tentaient de mettre sur pied une conférence internationale qui obligerait le gouvernement ottoman à rétablir et respecter l'esprit de 1856 en acceptant une forme de tutelle européenne sur les provinces balkaniques de l'empire. Pensant pouvoir contrer cette politique en promulguant une constitution rédigée à la hâte pour coïncider avec la conférence, Midhat Pacha provoqua un bras de fer avec les grandes puissances dont l'empire ressortit isolé face à la poudrière des Balkans et la menace d'une intervention russe dans la région. Celle-ci eut lieu en 1877 et la cuisante défaite des Ottomans face

à la Russie en 1878 ouvrit le chemin à une transformation radicale de l'empire sous l'autocratie d'Abdülhamid II, sujet de la prochaine saison du cours.

SÉMINAIRE (EN LIEN AVEC LE COURS)

Séminaire 1 - L'Alhambra et l'Andalousie vus d'Orient

Le 9 avril 2021

La pandémie m'ayant empêché d'organiser un colloque comme à l'accoutumée, je me suis résolu à utiliser le format du séminaire afin d'aborder trois sujets directement liés à mes recherches. Le premier des trois fut consacré à mes travaux sur l'Alhambra dont le résultat final, une monographie sur la perception de ce monument par des visiteurs « orientaux » au XIX^e siècle, devait paraître le mois suivant aux Belles Lettres, sous le titre de *L'Alhambra. À la croisée des histoires*. C'était là le fruit d'environ cinq années de recherches qui avaient été déclenchées par une série de découvertes presque fortuites. Dans un premier temps, la photo d'un individu de toute évidence arabe posant dans un décor de l'Alhambra me poussa à tenter de reconstituer les circonstances dans lesquelles ce surprenant portrait avait été pris. Je pus vérifier qu'il s'agissait d'un lettré palestinien qui avait posé dans le studio « à touristes » d'un photographe grenadin lors de sa visite de l'Alhambra en 1904, mais qui avait aussi laissé dans le livre des visiteurs une courte inscription témoignant de son passage. C'est ainsi que je découvris que l'Alhambra disposait depuis 1829 d'une sorte de livre d'or où étaient recueillies les signature et impressions de milliers de visiteurs de toutes nationalités et que je me décidai de rechercher ceux d'entre eux qui, comme l'individu sur la photographie, provenaient de milieux culturels correspondant à une vague notion d'Orient que je me laissais le soin de définir au fur et à mesure que se précisait mon projet de recherche. L'objectif était en quelque sorte de prendre l'Alhambra à rebours, en inversant le regard conventionnel que l'Occident portait sur un monument censé représenter l'Orient pour tenter d'examiner ce même site vu d'Orient.

Cette initiative s'est avérée fructueuse : environ deux cents individus « orientaux » ayant signé le registre des visiteurs ont constitué la base documentaire de cette enquête que j'ai par la suite enrichie de toutes les sources que j'ai pu recueillir à ce sujet : mémoires, récits de voyage, documents d'archives, presse espagnole et grenadine... L'analyse de toute ces données a permis de distinguer trois grandes « régions » dont provenaient ces visiteurs et qui révélaient chacune un point de vue et une perception différents de l'Alhambra et du patrimoine islamo-arabe que le monument représentait. Tout d'abord le Maghreb, en particulier le Maroc, qu'une proximité géographique mais aussi culturelle rendait particulièrement présent, même si cette présence restait silencieuse, voire muette, les inscriptions se limitant à de simples signatures et ne permettant pas de cerner les sentiments provoqués par la vue du monument. Deuxième région, bien plus distante, celle des régions de culture turque de l'Empire ottoman, en particulier Istanbul, dont les visiteurs, bien moins

nombreux, se révèlent bien plus déserts, mais dont les lacunes culturelles sont généralement comblées par un recours aux sources occidentales. Enfin, les Arabes du Machrek – Syrie, Liban et, surtout, Égypte – qui, bien que les derniers venus, font preuve d'un engagement d'autant plus puissant qu'il se nourrit des courants arabistes et islamistes de l'époque et du nationalisme culturel de la *Nabda*. Le séminaire fut ainsi l'occasion de discuter de la complexité des échanges culturels entre l'Europe, l'Espagne et le monde arabo-musulman, et de rappeler à quel point la représentation conventionnelle de l'Andalousie bâtie sur les thèmes orientalistes du xix^e siècle peut être remise en question, mais aussi enrichie, par cette ouverture inattendue sur une vision non européenne du même patrimoine.

Séminaire 2 – *Camera ottomana*. Les tribulations de la photographie en Turquie

Le 16 avril 2021

Reprenant le titre d'une exposition et d'un ouvrage collectif que j'avais dirigés en 2015, ce second séminaire avait pour objectif de présenter un phénomène particulièrement riche s'inscrivant au centre de la question de la modernité et de l'occidentalisation abordées pendant le cours. En effet, la photographie offre un terrain extrêmement fertile pour tenter de documenter certaines des transformations de la société et de la culture ottomanes à partir du milieu du xix^e siècle. Tout en présentant les grandes lignes de l'émergence de cette technique dans l'empire, ainsi que les principaux acteurs et véhicules de son développement et diffusion dans la région, le séminaire s'est attaché en particulier à soulever des questions concernant les aspects souvent ignorés de la pratique « vernaculaire » de la photographie, plutôt que de se contenter de relater les grandes étapes de l'histoire de la photographie ottomane. En effet, l'étude du phénomène est souvent grevée et distordue par l'attention presque exclusive que reçoivent les « suspects habituels », c'est-à-dire les « grands » artistes et studios de photographie dont la production était fortement orientée vers les besoins de l'élite politique et sociale de l'empire, et la demande d'exotisme d'une clientèle étrangère. Or cette production était loin de représenter la réalité d'une pratique quotidienne beaucoup plus répandue et, surtout, de donner une idée fiable de la dissémination et de la réception de l'image photographique au sein de la population ottomane. C'est pourquoi le séminaire a été organisé de manière à pouvoir traiter de ces questions à partir d'exemples dont la représentativité et les retombées sociales pouvaient être vérifiées et discutées au-delà de commentaires individuels bâtis sur une image unique et qui restaient forcément circonscrits par un contexte et des circonstances particulières qui ne se prêtaient pas à une analyse critique.

C'est ainsi que la discussion a porté, d'une part, sur des données sérielles et de l'autre, sur des images se prêtant à une contextualisation permettant de mettre en jeu les relations complexes d'agentivité entre le photographe, le sujet et le public. Un exemple fertile de cette méthode consiste à se pencher sur un élément particulier de l'image, telle la pose du sujet, pour essayer de déterminer dans quelle mesure celle-ci

était déterminée par le photographe et des conventions de l'art, par le sujet lui-même et son désir de se représenter selon certains critères de son choix ou, de manière plus générale, par des pratiques ou des habitudes culturelles et sociales influant sur le comportement et les choix du photographe et du sujet. Il va sans dire que la réalité est toujours faite d'un mélange des trois, mais une étude critique et plus ou moins sérieuse permet d'en déterminer le dosage, ainsi qu'il apparaît dans des portraits où le sujet pose en compagnie de livres qui sont parfois de toute évidence un apport décoratif du studio, tandis que, dans d'autres cas, la spécificité des ouvrages révèle un choix conscient du sujet utilisant cet accessoire pour mettre en exergue une particularité de son identité. Il en va de même de la découverte de séries entières de sujets issus de milieux modestes posant systématiquement avec les deux mains jointes sur le ventre, reprenant ainsi une pose de soumission et de respect dont on peut retracer les origines jusque dans des miniatures des siècles précédents. Enfin, bon nombre de photographies dont la prise et les usages peuvent être documentés avec plus ou moins de précision ont permis de compléter cette enquête en fournissant des exemples d'une pratique ancrée dans une réalité sociale généralement absente de la production conventionnelle des studios tenant le haut du pavé à Istanbul.

Séminaire 3 - Un prince en sa prison. Les écrits et mémoires de Selahaddin Efendi (1861-1915)

Le 23 avril 2021

Le troisième séminaire de l'année a porté sur un projet de longue haleine dans lequel je me suis engagé depuis quelques années, la publication critique des écrits du prince Selahaddin Efendi, fils du sultan Murad V. Assigné à résidence dans un palais-prison avec son père après la déposition de ce dernier en 1876 à la suite d'une grave dépression qualifiée d'aliénation mentale et jugée incurable, ce jeune prince avait trouvé dans l'écriture un remède contre le désespoir et la frustration qui l'avaient envahi dans cet isolement qui devait durer près de trente années. Il en a résulté un corpus tout à fait extraordinaire – unique dans le contexte ottoman contemporain – d'écriture de soi, fait de mémoires, d'un journal intime et d'écrits divers, souvent très personnels. Mon projet avait pour but une publication intégrale et critique de cette masse documentaire dont le premier volume était paru l'année précédente. Profitant de ce que j'étais en train de préparer le second volume de la série, j'ai voulu présenter cette surprenante documentation dans le cadre d'un séminaire dont la courte introduction fut consacrée à une présentation générale de l'auteur, de ses écrits et des circonstances entourant la rédaction de ces ego-documents. Une fois cette présentation faite, je me suis attaché à examiner dans le détail deux cas particuliers tirés de mes recherches, le premier ayant trait aux relations de la famille déchue avec le franc-maçon grec Cléanthe Scalieri, sujet du volume que j'avais déjà publié, et le second, tiré du volume en préparation et concernant une vision du harem à travers le témoignage de Selahaddin Efendi.

Le récit des relations entre Murad V et Scalieri m'ont permis d'aborder certains aspects politiques et culturels de la période, en particulier celui de la franc-maçonnerie comme support et véhicule d'occidentalisation et de réforme dans un empire fermé à toute forme d'opposition politique. Le choix de Murad de se faire initier s'inscrivait ainsi dans son double désir de s'associer avec l'opposition jeune-turque contre son oncle Abdülaziz et de s'attirer la bienveillance des puissances occidentales par le biais du Grand Orient de France. La correspondance secrète entre Murad et Scalieri, recopiée par les soins de Selahaddin Efendi, permet ainsi de pénétrer dans l'intimité de ces deux alliés politiques et de découvrir les efforts déployés par Scalieri pour tenter de libérer Murad des griffes de son successeur, Abdülhamid II. Parmi les ramifications multiples de cette documentation, j'ai aussi partagé la découverte que j'avais faite du réseau spirite que Scalieri avait mis en branle immédiatement après la déposition de Murad pour assurer sa guérison par un médium.

Enfin, concernant le harem, j'ai tenté de montrer comment les mémoires et le *scrapbook* du prince pouvaient être utilisés pour tenter de pénétrer les « mystères » de ce monde féminin, notamment en utilisant ses remarques pour révéler, presque en pochoir, les pensées et sentiments des concubines et esclaves qui l'entouraient et de tenter de comprendre les dynamiques régissant les relations entre deux hommes – le père et le fils – et un grand nombre de femmes qui les entouraient – mères, femmes, concubines, esclaves – au-delà des clichés généralement associés à la notion de harem. C'est ainsi que j'ai pu avancer certaines hypothèses concernant les tensions entre les traditions polygames et un goût croissant pour la modernité, dont une conséquence surprenante était l'établissement progressif de relations de couple de nature presque bourgeoise et la tendance observée dans la dynastie ottomane d'un affaiblissement de la polygynie au profit d'une quasi-monogamie de fait.

COURS À L'EXTÉRIEUR

Ayant conservé mon poste à l'université de Boğaziçi, j'y ai assuré pendant toute l'année académique mes enseignements conventionnels, même si ceux-ci ont dû être délivrés par écran interposé en raison de la pandémie et du confinement général.

RECHERCHE

Bien que ralentis ou empêchés sous certains de leurs aspects en raison de la pandémie, mes projets de recherche se sont poursuivis avec succès pendant l'année 2020/2021. Certains de ces projets ont d'ailleurs abouti de manière définitive par des articles, chapitres ou ouvrages qui apparaissent dans la liste des publications que je fournis plus bas. C'est notamment le cas de mes travaux sur l'Alhambra « vu d'Orient » qui a débouché sur une monographie publiée aux Belles Lettres en

mai 2021, *L'Alhambra. À la croisée des histoires*. Il en va de même des deux articles parus dans la revue *Turcica*, qui reprenaient des sujets abordés pendant mon cours de l'année précédente, à savoir un article long et détaillé sur l'édit des *Tanzimat*, et un autre, plus concis et d'une nature plus documentaire, sur une fête très « arrosée » organisée par Mahmud II en 1833. Enfin, la publication du second volume des écrits de Selahaddin Efendi, sans pour autant mettre fin à ce projet de longue haleine, m'a permis de marquer mon territoire et de rendre plus visible son évolution pressentie et ses objectifs à long terme.

En dehors de la préparation à la publication des travaux ci-dessus, mes recherches se sont portées sur des projets en cours, à commencer par l'étude de l'étrange carrière du docteur Barrachin et de ses relations pour le moins ambiguës avec le gouvernement ottoman. Je ne reviendrai pas sur ce projet que j'ai déjà décrit dans le détail dans mes résumés de l'année 2019/2020. Je me suis par ailleurs efforcé de continuer à travailler sur mon vaste projet à long terme concernant l'histoire de l'archéologie dans l'Empire ottoman en vue de préparer le terrain pour un ouvrage de synthèse devant couvrir le « long » XIX^e siècle, dont il m'est toujours impossible de proposer dès maintenant une date d'aboutissement et de réalisation. Il n'en reste pas moins que ce projet continue d'avancer, tant par l'accumulation et le classement systématiques d'une documentation pratiquement intarissable que par un travail de réflexion critique sur la littérature existante dont j'ai souvent souligné la faiblesse et les distorsions du fait de l'impact combiné et convergent d'une historiographie européocentriste en Occident et d'une prise de position nationaliste en Turquie. J'espère pouvoir produire jusqu'à l'année prochaine un certain nombre de publications ciblées, portant sur des cas particuliers susceptibles de nourrir à long terme une perspective « totale » sur la question.

PUBLICATIONS

Eldem E., *V. Murad'ın Oğlu Selahaddin Efendi'nin Evrak ve Yazıları*, vol. 2 : *Mukayyet*, Istanbul, Türkiye İş Bankası Kültür Yayınları, 2021.

Eldem E., *L'Alhambra. À la croisée des histoires*, Paris, Les Belles Lettres, 2021.

Eldem E., « İktisat tarihiyle sanat tarihinin bir kesişmesi: Manchester'da sultan Abdülaziz konulu bir tablo », in : *Zeynep İnankur Armağanı: Modernizmin Başkentleri*, Istanbul, Mimar Sinan Üniversitesi Yayınları, 2021, p. 69-89.

Eldem E., « Tarihte yöntem, araştırma nedir? », M. Sabancıoğlu et D. Üçer Saylan (dir.), *Meraklısına Bilim 2020*, Istanbul, Doğan Kitap, 2021, p. 183-185.

Eldem E., « Tarih bir adaya sığar mı? », *Kitap-lık*, vol. 28, n° 215, 2021, p. 19-27.

Eldem E., « L'édit des *Tanzimat* : une relecture », *Turcica*, vol. 52, 2021, p. 201-307.

Eldem E., « *In vino modernitas* : une fête à Kâğıthane en 1833 », *Turcica*, vol. 52, 2021, p. 545-589.

Eldem E., « Osman Hamdi Bey in Wien », in S. Rolig et M. Fellingner (dir.), *Raden Saleh, Osman Hamdi Bey, Hakob Hovnatanyan. Kunst von Welt in der Sammlung des Belvedere*, Vienne, Belvedere, 2021, p. 50-58.

Eldem E., « İstanbul'da Bizans: İstanbul arkeoloji müzeleri'nin Bizans koleksiyonları/ Byzantium in Istanbul: The Byzantine collections of the Istanbul archaeological museums », in B. Pitarakis (dir.), *İstanbul'dan Bizans'a: Yeniden Keşfin Yolları, 1800-1955/From Istanbul to Byzantium: Paths to Rediscovery, 1800-1955*, İstanbul, Pera Museum, 2021, p. 259-273.

Eldem E., « Amerika'yı Keşfetme(me)nin Yolları », *Tarih ve Toplum Yeni Yaklaşımlar*, vol. 18, 2021, p. 125-150.

Eldem E., « The reconversion of the Hagia Sophia into a mosque: A historian's perspective », *Journal of the Ottoman and Turkish Studies Association*, vol. 8, n° 1, 2021, p. 243-260.

Eldem E., « Pour une histoire ottomane d'Athènes », *Bulletin de correspondance hellénique moderne et contemporain*, vol. 3, 2021, p. 157-173.

Eldem E., « New documents on the Incantadas? A survey of Ottoman documentation on the removal of the monument from Thessaloniki in 1864 », in E. Solomon et S. Galiniki (dir.), *The Work of Magic Art. Ιστορία, χρήσεις & συμασίες του μνημείου των Incantadas της Θεσσαλονίκης*, Thessalonique, Archaeological Museum of Thessaloniki, 2021, p. 202-221.

